

I

22 novembre 1985, 36 rue Bressigny, Angers, 22 heures 45.

Anna s'affala de tout son long sur son lit, rincée de sa journée de déménagement. L'appartement qu'elle venait de louer au premier étage d'une véritable maison Angevine, faisait cinquante-cinq mètres carrés en tout et pour tout. L'ensemble était réparti sur deux pièces parfaitement identiques. L'état du logement était très moyen voire vétuste, mais Anna s'en moquait bien. Sa priorité fut de recouvrer sa liberté, peu lui importait le confort.

Elle installa ses deux filles, Marie et Virginie, dans la chambre qui donnait sur la rue, et fit la sienne dans la pièce commune qui jouxtait le palier.

Première nuit de célibataire après quatre ans et demi de mariage raté. Elle ouvrit ses bras sur toute la largeur du lit et gloussa de plaisir à l'idée de l'avoir pour elle toute seule sans ne plus jamais avoir à supporter assauts et ronflements de son porc de futur ex-mari.

Elle avait surpris tout le monde en annonçant sa séparation d'avec Stéphane et eut droit à quelques commentaires sulfureux de la part de ses parents, totalement contre le principe du divorce, « à cause des enfants » disaient-ils, mais qui étaient les premiers à critiquer les façons de faire et la mauvaise éducation de leur gendre dès que celui-ci avait le dos tourné. Anna s'en tint à ce qu'elle avait décidé et alla jusqu'au bout de son désengagement marital sans tenir compte de l'avis des uns et des autres.

Elle le quitta sans un sou vaillant en poche, mais réussit à négocier un découvert autorisé d'un montant de 5.000 francs auprès de son banquier afin de régler les frais de son emménagement. Faute de mieux, elle dut mettre sa fierté dans sa poche et demander quelques meubles à sa mère, Suzanne, dont un lit de 140cm de large. Celle-ci voulut d'abord lui fourguer son ancien lit de jeune fille, ce qu'Anna contesta énergiquement.

— Mais maman, c'est un lit d'enfant ! Il ne fait que 90cm de large !

— Eh bien oui ! Et alors ? Maintenant que tu es de nouveau célibataire, tu n'as plus besoin d'avoir un lit... conjugal... non ?

— En fait, si je suis ton raisonnement, je dois retrouver mon lit de jeune fille et faire fi du confort parce que j'ose divorcer ? Faire une croix sur ma libido et enfiler des culottes de grand-mère ? En clair, je dois dormir à l'étroit pour ne plus penser à baiser ?

Suzanne tourna la tête en levant les yeux au ciel, choquée par les propos inhabituellement crus de sa fille.

— Voilà que tu es prête à recommencer alors que tu n'es même pas divorcée ! Ca ne t'a donc pas suffi, ton expérience ratée avec Stéphane ? Et avec... ceux d'avant... ?

— Maman ! Je ne suis pas une Sainte et tu es la première à le dire ! Je ne divorce pas pour rentrer dans les ordres, ni même pour aller à la chasse ou refaire ma vie ! Je veux dormir dans un grand lit comme tout le monde, c'est tout ! Arrête de tout déformer et de voir le mal partout, s'il te plaît ! C'est lourd à la longue ! Laisse-moi vivre ma vie ! Je sais ce que j'ai à faire !

L'ancien lit matrimonial des parents d'Anna fut installé le jour même chez leur fille, sans autre commentaire.

Anna changea Marie d'école et l'inscrivit à l'institution Saint Joseph, où elle finit sa seconde année de maternelle.

Désormais réduite à la triste condition de piéton, parce que Stéphane avait voulu garder la Ford, Anna fit en sorte d'avoir toutes les commodités au plus près de chez elle. Elle continua d'exercer la profession très décriée de cartomancienne/astrologue au 4 rue de la Préfecture à Angers, et s'y rendait à pied tous les jours, en dix minutes.

En suivant sa mère chez ses diseuses de bonne aventure lorsqu'elle était enfant, Anna avait été fascinée tant par la profession que par les voyantes elles-mêmes. Mais jamais elle n'eut l'envie d'en faire son métier ! Loin de là ! Vers l'âge de dix ans, elle eut même une idée très précise de ce qu'elle voulait faire plus tard. Elle avait décrété qu'elle serait assistante sociale. Elle voulait travailler en cheville avec la police dans les affaires de mœurs auprès d'un juge pour enfants. Seulement Suzanne en avait décidé autrement. Jugeant sa fille trop encombrante à son goût, elle l'avait mise à la porte un soir de mai 1979 avec l'aide de son père, Paulin. Ce soir-là, Anna avait perdu tout espoir de passer son BAC, aussi de continuer ses études. Le message de Suzanne avait été très clair.

— Hors de ma vue, sale garce ! Dégage ! Je ne veux plus te voir ! Maintenant que tu es presque majeure, démerde-toi !

Ce sont ses amies qui, bien des années plus tard, lui donnèrent l'envie d'ouvrir son propre cabinet de voyance. Consignée dans ses foyers par son jaloux de mari parce qu'il ne voulait pas qu'elle travaille, Anna s'était occupée à se constituer une véritable collection de jeux de cartes divinatoires, tous plus magnifiques les uns que les autres. Passionnée par le langage des oracles, elle avait pris l'habitude de réaliser des tirages à ses amies, puis aux amies de ses amies. Elle le faisait gracieusement, en échange d'un peu de compagnie. Elle les recevait les après-midi en toute simplicité et leur lisait leur avenir sur

le coin de la table de la cuisine, entre une tasse de café et le sucrier, sans flonflon ni fioriture. Le mot s'était vite fait dans le cercle de ses relations, à tel point qu'Anna avait dû faire les frais d'un agenda afin de s'y retrouver dans ses rendez-vous.

Lassée de devoir aménager son temps pour des copines toujours plus exigeantes, envahissantes et fauchées alors qu'elle ramait pour boucler ses fins de mois, Anna eut l'idée d'en faire son métier. Elle se trouva alors un nom de scène, *Helena Harwood*, qu'elle fit inscrire sur une plaque placée à droite de la porte de son nouveau bureau.

Dès lors, elle ne revit plus jamais une seule de ses anciennes amies et se constitua une vraie clientèle par voie de publicité.

Soulagée de la présence encombrante d'un gendre vulgaire, de surcroît socialiste, Suzanne proposa à sa fille de venir passer son premier dimanche de célibataire chez eux à Pellouailles-les-Vignes avec ses deux filles. Elle vint les chercher en fin de matinée. Marie, alors âgée de quatre ans, jubilait à l'idée de retrouver son très jeune oncle de deux ans son aîné, Boris. Quant à Virginie, elle souriait aux anges, lovée contre le sein d'Anna, attendant paisiblement sa prochaine tétée.

Pour une fois, tout le monde était à peu près de bonne humeur chez les Marcellin, même son père Paulin, qui d'ordinaire, aurait préféré soigner son potager ou aller à la chasse plutôt que de passer la journée en famille. Les enfants jouaient dans la salle de jeu au premier étage, joyau et pièce sacrée de Paulin, agrémentée d'un flipper et d'un billard français.

À quelques jours de Noël, Suzanne rendit visite à sa fille, fière de lui montrer le tout nouveau cadeau qu'elle venait de s'offrir. Engoncée dans son manteau de fourrure synthétique noire dont les pans lui arrivaient aux chevilles,

Suzanne paraissait plus petite qu'elle ne l'était déjà. Complexée par sa taille, elle portait toujours de hauts talons afin de gagner quelques centimètres, mais ses soixante-cinq kilos sur son mètre cinquante-quatre lui donnaient, malgré tout, l'allure d'un petit pot à tabac. De son encolure entrouverte jaillissait une poitrine si volumineuse qu'elle flirtait avec les derniers plis de son cou, tandis que son chignon banane décoloré retombait tristement sur les poils de son col. Suzanne s'était décidée sur le blond platine et avait fini par l'adopter définitivement, après avoir essayé toutes sortes de couleurs et de perruques chez son coiffeur quand le cheveu blanc gagna du terrain.

Connaissant les goûts douteux de sa mère tant pour ses tenues vestimentaires que pour la déco de sa maison, Anna continua de vaquer à ses occupations, indifférente à ses propos, lui répondant par oui ou non de la tête.

Suzanne insista.

— Ca ne t'intéresse donc pas de savoir ce que je me suis offert à Noël ? Pour une fois que je me fais plaisir ! Tiens, approche-toi de la fenêtre.

Elle sortit un petit boîtier de sa poche qui ressemblait à une télécommande, puis l'actionna depuis la fenêtre de la chambre des filles. Soudain curieuse, Anna se rapprocha de Suzanne et suivit son regard via la rue, mais ne vit rien qui ressemblât à sa mère.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne vois rien ?

— Ben non... Qu'est ce que je suis supposée voir ?

— Ma nouvelle voiture, voyons ! Regarde !

Les clignotants d'une grosse berline blanche se mirent soudain en marche.

Suzanne jubilait comme un enfant qui montre ses cadeaux de Noël, savourant l'effet de surprise sur le visage de sa fille.

— Alors... ? Pas mal, hein !

Anna resta bouche Bée.

— Ben ça alors ! Si je m'attendais ! Ca change des voitures que tu as l'habitude d'acheter ! Mais qu'est-ce que tu as fait de la 304 de Papy ? Tu l'as vendue ?

Satisfaite de l'effet produit sur sa fille, Suzanne prit soudain l'attitude dédaigneuse de la petite fille riche qui compare ses joujoux à ceux des petits pauvres, retournant son porte-clés Mercedes entre ses doigts gantés.

— Non, j'ai demandé au garage de me faire une reprise.

Comment Suzanne pouvait-elle ignorer les besoins de sa fille ? Impossible ! Suzanne savait. Elle était aux premières loges. Anna ne put croire à l'ignorance de sa mère quant à son tout nouveau statut de piéton, et ne put s'empêcher de le lui rappeler.

— Mais Maman, elle m'aurait intéressée la voiture de Papy ! Pourquoi ne m'as tu pas proposé de la racheter ? Tu sais bien que je suis à pied désormais !

Suzanne répondit vivement, feignant l'agacement.

— Comme si je pouvais le deviner ! Et puis il n'y a pas à y revenir puisque je l'ai laissée au garage ! Bon, je n'ai pas que ça à faire ! Il est déjà onze heures et je n'ai toujours pas fait mes courses ! Je file au marché.

Joignant le geste à la parole, Suzanne réajusta son col et ses gants tout en se dirigeant prestement vers la sortie.

— Au fait, avant de prendre congé, tu ne m'as pas dit si tu venais à la maison dimanche prochain ?

Anna dévisagea sa mère, interdite.

— Je veux bien, Maman... Mais je viens de te dire que je suis à pied ! À moins que tu viennes me chercher. Comme la semaine dernière ?

Agacée, Suzanne leva les yeux au ciel et disparut dans l'escalier en colimaçon tout en maugréant.

— Ah oui ! C'est vrai que tu n'as plus de moyen de locomotion maintenant ! Je verrai... Si j'ai le temps je passerai, ou alors j'enverrai ton frère. Allez, je file ! Bonne journée !

Partagée entre la colère et la compassion, Anna resta un moment sur le palier, perdue dans ses pensées. Elle se dit qu'après tout, Monsieur Destin n'avait pas été très clément avec Suzanne en lui prenant sa mère à l'âge critique de l'adolescence. Devenues à moitié orphelines, elle et ses sœurs furent placées dans trois foyers différents pendant trois années, au terme desquelles leur père refit sa vie avec une belle-mère dépensière et acariâtre. Peut-être était-ce à cause de cette douleur restée enfouie que Suzanne était si dure, voire méchante, avec elle. Anna voulait trouver des circonstances atténuantes à sa mère, tantôt culpabilisant de tant la détester, tantôt la détestant d'avoir tant culpabilisé, jugeant cette fois-ci que sa mère ne méritait aucune compassion de sa part. Elle referma alors sa porte d'un revers de main qui fit trembler tout le chambranle. Tels étaient les sentiments d'Anna envers sa mère, controversés, changeants, fluctuants. Elle l'aimait et la détestait à la fois.

Anna fit installer le téléphone dès le lendemain de son emménagement. Stéphane l'appelait plusieurs fois par jour, tantôt sournois, faussement aimable, tantôt carrément abject et menaçant devant les refus quotidiens d'Anna quant à un éventuel retour à la vie commune.

C'est son frère Patrick qui vint la chercher le dimanche suivant. Cet heureux célibataire de presque vingt-cinq ans s'éclatait mille fois plus en collectionnant les conquêtes d'un soir qu'en se projetant dans une vie maritale. Il n'était pas encore prêt, disait-il. Son choix de vie ravissait Suzanne. Son grand fils préférait le foyer de ses parents à celui des *grognesses* avec lesquelles il ne partageait que la couche. Il était à sa disposition et lui servait ainsi de chauffeur, de coursier, de *boy* en somme. Chacun semblait y trouver son compte dans cette relation Œdipienne.

Ce dimanche-là, Suzanne laissa son fils jouer son rôle de taxi et préféra se rendre à l'office dominical en fervente et vertueuse paroissienne.

L'atmosphère familiale semblait être moins tendue chez les Marcellin. Suzanne, d'ordinaire piquante, affichait une bonne humeur évidente, s'employant à faire de ce dimanche une journée agréable pour tous. Elle avait même offert une salopette couleur bleu dur à Marie et un joli pull-over pastel à Virginie.

— On trouve toujours des choses intéressantes au marché du grand pigeon ! Il faut prendre le temps de tout retourner sur l'étal de mon fripier, certes, mais tu avoueras que ça vaut le détour, non ?

Il y a ceux qui aiment faire des cadeaux sans qu'il n'y ait d'occasion particulière, des présents dont l'emballage est si beau qu'on n'ose à peine le défaire, juste pour le plaisir d'offrir. Suzanne, elle, préférait les soldes, les friperies et la brocante, le tout glissé grossièrement dans un sac en plastique.

Après le déjeuner, Anna fit essayer les vêtements à ses filles, se disant que pour des fripes, ça n'était pas vilain. Marie ne voulut plus quitter sa salopette bleue. Mutine, elle se tortillait comme un ver de terre entre les mains de sa mère et réussit à s'échapper de l'étreinte maternelle pour courir rejoindre Boris dans l'escalier à peine reculé. Les deux petits continuèrent leur partie de cache-cache, riant joyeusement en dévalant les marches.

Les dimanches se déroulaient toujours selon le même rituel chez les Marcellin. Après le repas, les femmes s'affairaient à la cuisine pendant que les hommes se rejoignaient l'étage, dans la salle de jeu.

Patrick disputait une partie de billard à l'étage avec le père, pendant que Charles, troisième enfant de la fratrie, secouait énergiquement le flipper en envoyant quelques jurons. « Le seul tiercé que j'ai gagné dans l'ordre ! » plai-

santait Paulin au cours des repas de famille, désignant ses aînés dans l'ordre, Patrick, Anna et Charles. Trois gosses en trois ans et la fille au milieu ! Mieux que le choix du Roi !

Nostalgique, Anna jouait les gammes de sa vieille Méthode Rose sur le quart de queue flambant neuf que son père avait récemment troqué contre leur vieux piano d'étude. L'instrument avait trouvé sa place dans le bureau de son père, pièce qui jouxtait désormais le séjour, sous l'escalier qui menait à la salle de jeu.

Soudain, Marie poussa un cri effrayant, long et strident. Anna se leva d'un bond et se précipita vers sa fille, muée par l'instinct maternel. La fillette se tenait à la rampe de l'escalier, courbée vers l'avant, figée, les yeux exorbités. Comme statufiée, elle hurlait, semblant être envahie par une douleur aussi soudaine que violente. Paniquée, Anna la porta à bout de bras jusqu'au séjour.

— Qu'est ce qu'il se passe, Marie ? Où t'es-tu fait mal ? Montre à Maman !

Incapable d'articuler, la petite montrait ses genoux, tout en hurlant sa douleur.

Lassé d'avoir à supporter les habituels cris et chamailleries des enfants, Paulin exigea un peu de calme depuis la salle de jeu en hurlant.

— Un peu de silence, Bon Dieu ! On ne s'entend plus là-dedans !

Et continua sa partie de billard.

— Tu t'inquiètes pour rien, Anna ! Elle a dû tomber dans l'escalier et s'est fait mal au genou, c'est tout ! lui cria Suzanne depuis la cuisine où elle préparait du café.

— Elle n'est pas tombée, j'en suis sûre. Je l'aurais entendue.

Faisant fi de la désinvolture de ses parents, Anna continua d'inspecter minutieusement sa fille.

— Allez, calme-toi, ma chérie, dis-moi plutôt où tu as mal, que Maman regarde.

Sanglotant, Marie montra de nouveau ses genoux. Anna remarqua alors qu'ils étaient anormalement enflés sous le pantalon. Elle voulu d'abord retirer la salopette, mais se ravisa aussitôt, flairant soudain quelque chose de grave. Elle chercha fébrilement une paire de ciseaux du regard, tout en pressant Suzanne de lui en trouver une rapidement.

— Ce n'est pas normal, Maman, Marie a les deux genoux gonflés. Cette symétrie m'inquiète. Trouve-moi une paire de ciseaux ! Vite !

La panique de sa fille déstabilisa Suzanne qui ne comprenait visiblement pas pourquoi autant d'agitation autour de sa petite-fille pour une possible chute tout à fait banale.

— Qu'est-ce que tu veux faire avec une paire de ciseaux ? Tu ne vas tout de même pas couper la salopette que je viens de lui acheter ?

Excédée par l'indifférence de son entourage et n'écoutant que son instinct, Anna renversa fébrilement le contenu la boîte à couture de Suzanne et en extirpa une paire. Sans hésiter une seconde, elle coupa vivement le tissu jusqu'à libérer les genoux de la fillette blanchis par un œdème impressionnant.

— *Appelle le médecin, Maman ! Fais vite ! Je ne sais pas ce qu'elle a, mais il faut appeler le médecin ! Vite !*

Peu convaincue de la gravité de la situation, Suzanne se résolut toutefois à appeler son vieux médecin de famille, le Docteur Machin.

Marie avait toujours mal mais s'était calmée. Elle se laissa ausculter par le vieux toubib, confiante pendant qu'Anna observait, septique.

— Elle est tombée, ta fille ! Voilà tout ! Je vais lui prescrire un antalgique, de la pommade, et demain, il n'y paraîtra plus rien !

La visite dura cinq minutes, tout au plus. Le montant de la consultation fut de 280 francs... Tarif dominical !